

Dimanche, 2 août. — J'ai quitté Kilossa à six heures du matin pour arriver à une heure après midi à *Mou-min-Sagara*. Beaucoup de villages sur la route, tous situés sur le versant des montagnes ; on suit une magnifique vallée remplie de bananiers et de palmiers et arrosée d'une rivière, la Condoa, que l'on traverse deux fois ; c'est bien autrement joli que la vallée de la Meuse ! Un Père de la mission de Loulonga vient nous retrouver avec le capitaine vers deux heures et demie. Il restera avec nous jusque demain matin et il couchera dans ma tente. On ne pourrait pas avoir meilleure compagnie, et nous aurons la messe.

Lundi, 3 août. — Le Père assiste au départ, qui s'effectue seule nent à sept heures et demie au lieu de cinq heures et demie, car les porteurs ne voulaient pas lever le camp ; ils fuyaient dans la forêt ; on en arrête quelques-uns à qui on donne de la chicotte. A onze heures et demie, on arrive au pied de la fameuse montagne près de Kirassa. — Comme le capitaine est indisposé par le commencement d'un fort rhume, on décide de camper à Kirassa au pied de la montagne et de la gravir demain au lever du soleil. On a posté douze sentinelles pour la nuit, car l'endroit n'est pas très sûr, par suite du voisinage des Wahéhés qui pillent les caravanes ; mais comme la nôtre est grande, il est probable qu'ils n'oseront pas se montrer. Pour la première fois, je suis de garde la nuit, de minuit au lever du soleil, afin de faire la ronde près des sentinelles ; le camarade Docquier veillera de huit heures à minuit.

Mardi, 4 août. — Je n'ai pas eu froid la nuit, mais mon pardessus m'a rendu beaucoup de service. Tout s'est passé pour le mieux : pas d'attaque. A cinq heures et demie, on escalade la montagne, dont l'accès n'est pas difficile. Après une demi-heure de repos, on traverse le pori rocailleux de Kidété, et on arrive au camp de Kidété à deux heures, après avoir traversé la rivière Condoa.

Le village de Kidété n'existe plus : il a été détruit par les Wahéhés. Maintenant, je suis à peu près toujours à l'arrière-garde : la marche y est plus facile, mais on arrive très tard au camp.

Mercredi, 5 août. — Je pars pour *Tambi* vers six heures du matin, et après avoir traversé à dos d'âne un grand marais, j'arrive au camp avec Renier à quatre heures après midi. En me mettant en route, j'avais un commencement de fièvre, mais cela ne m'a pas empêché de bien manger à l'arrivée, ce ne sera donc pas grave. Imaginez-vous que j'ai fait tout le trajet avec mon pardessus, car il ne faisait pas du tout chaud. Demain, on partira à sept heures pour *Toubokoué*. Le pays a manqué de charmes pendant deux jours, mais le porï redevient magnifique. On se trouve dans un endroit entouré de marais et de grandes herbes. Nous venons de tuer trois pintades.

Jeudi, 6 août. — Le voyage d'aujourd'hui n'est pas long. On quitte *Tambi* à huit heures, et à onze heures on arrive à *Toubokoué*. Il y a peu d'eau ici. Je n'ai plus rien de la fièvre; il est vrai qu'étant le médecin de la caravane, je dois soigner tous les malades.



CHAPITRE QUATRIEME.

De Mpouapoua à Tabora.

A Mpouapoua, poste allemand. — L'Afrique me plaît. — Le pori ou désert. — Coups de fusil : un porteur tué. — Ordre de marche d'une caravane de 1500 personnes. — La fête du 15 août. — Les Wagogos. — Grand combat du 20 août. — Nous l'avons échappé belle. — 40 morts. — Autre bagarre du 23. — La forêt. — Braves indigènes. — Le pori et les squelettes. — On rejoint la caravane Stairs. — Arrivée à Tabora, 7 septembre. — Toujours bonne santé. — Festin chez le commandant Sigl. — La ville de Tabora. — Danger de vendre poudre et fusils aux Arabes.

VIII^e LETTRE (suite).

Vendredi, 7 août. — A Mpouapoua. On part à sept heures pour Mpouapoua, où l'on arrive vers une heure. Ici on se trouve au tiers de la route pour le Tanganika. Il y a un poste allemand commandé par M. Elpons, qui est un très gentil garçon. Il possède une soixantaine de soldats soudanais et un canon. L'ancien poste allemand a été détruit il y a trois ans. Nous resterons plusieurs jours à Mpouapoua. Le capitaine Stairs a quitté cette localité depuis deux jours, mais il est probable que nous le rattraperons avant Tabora.

Samedi, 8 août. — Resté au camp pour vaquer à toutes sortes d'occupations. Le commandant du poste mange avec nous. Les environs du camp sont couverts d'os rongés par les hyènes et provenant des cadavres de deux mille bœufs enlevés par une maladie. Ça et là, on rencontre encore des têtes entières, des pattes, des peaux, etc. Cet endroit n'est pas très sain.

Mpouapoua, même jour.

Il ne faut pas croire que j'aie bien le temps d'écrire. Pour faire cette lettre j'ai dû employer toute la nuit, car le jour, on a constamment à s'occuper. Je me porte très bien néanmoins, et j'espère que ma lettre vous trou-

vera de même. J'attends de vos nouvelles ici, car une caravane doit nous rejoindre et je crois qu'elle nous apportera le courrier que Sewa Adjï nous adresse. Celui-ci nous fait encore un cadeau de pommes de terre et de biscuits. Il y aura donc encore de beaux jours ! Je dois ici fermer ma lettre, mais avant, je vous embrasse tous de tout cœur, etc.

Votre affectionné fils,
ALEXIS.

P.-S. La vie d'Afrique me plaît toujours beaucoup, et je ne regrette pas d'y être venu.

IX^e LETTRE (1).

Camp de Mpouapoua.

Dimanche, 9 août. — Resté au camp toute la journée : inutile de voir les environs qui ressemblent à tout ce que l'on a rencontré en route. Nous attendions pour hier soir ou aujourd'hui matin dix askaris envoyés par Sewa Adjï, et porteurs de biscuits, d'oignons, de vinaigre, etc., dont Sewa nous faisait cadeau, et voilà qu'ils n'arrivent pas. Ils devaient même être porteurs de notre correspondance.

Trente pagazis se sont enfuis cette nuit, et par compensation nécessaire, le capitaine Jacques laisse à Mpouapoua, trente charges d'étoffes que Sewa Adjï doit nous livrer à Karéma : peu nous importe donc la fuite de ces pagazis. Il fait aujourd'hui très chaud.

Lundi, 10 août. — Quitté Mpouapoua à douze heures et quart du matin pour le village de *Kisogoué*, dont la distance est de trois lieues. En passant près du poste de Mpouapoua, nous avons fait nos adieux au commandant Elpens, qui souvent avait mangé avec nous, et qui nous a offert quelques cigares pour la route. Rien de particulier en chemin, si ce n'est beaucoup de vent et de poussière. Arrivé à *Kisogoué* à trois heures de l'après-midi. Le capitaine avait déjeuné chez M. Elpons et nous a retrouvés au camp à cinq heures.

¹ Déposée à Tabora le 19 septembre, arrivée à Namur le 30 novembre 1891.

Mardi, 11 août. — Départ de Kisogoué à sept heures et demie, pour arriver à dix heures un quart à *Tambi*, au champ de Stocks, premier village de l'Ougogo, distant de deux lieues. Le campement est bien joli et entouré de petites montagnes formant d'agréables ondulations. Au pied du camp, on remarque une grande ligne blanche : c'est le commencement du désert ou *pori*, dont la traversée dure douze heures, et il paraît que cette fois c'est un véritable désert. Nous quitterons demain *Tambi* à deux heures de l'après-midi, pour nous reposer la nuit en plein bois.

Nous avons donc quitté l'Ousagara, que nous avons parcouru depuis Bagamoyo.

Mercredi, 12 août. — Lever à sept heures et demie. La nuit, ainsi que toute la matinée, beaucoup de vent, mais cela ne m'a pas empêché de dormir. Dans la matinée, plusieurs porteurs sont revenus avec de fortes blessures du village de *Tambi* ; deux autres ont été tués, et un des blessés ne passera pas la nuit. Tout cela a été produit par les indigènes nommés *Wagogos*, habitants de l'Ougogo, qui tous sont des voleurs et vont sur le chemin des caravanes, pour tuer les porteurs et à l'occasion enlever leurs charges, tout à fait comme les *Wahéhés*.

L'Ougogo comprend la partie que nous allons parcourir jusque *Maboungoulou*. Nous avons donc quitté *Tambi* à trois heures après midi. Quelques instants avant mon départ, j'étais au camp avec *Renier* ; les *Wagogos* ont essayé de nous attaquer, mais immédiatement trois de leurs hommes ont été tués par nos *Askaris*.

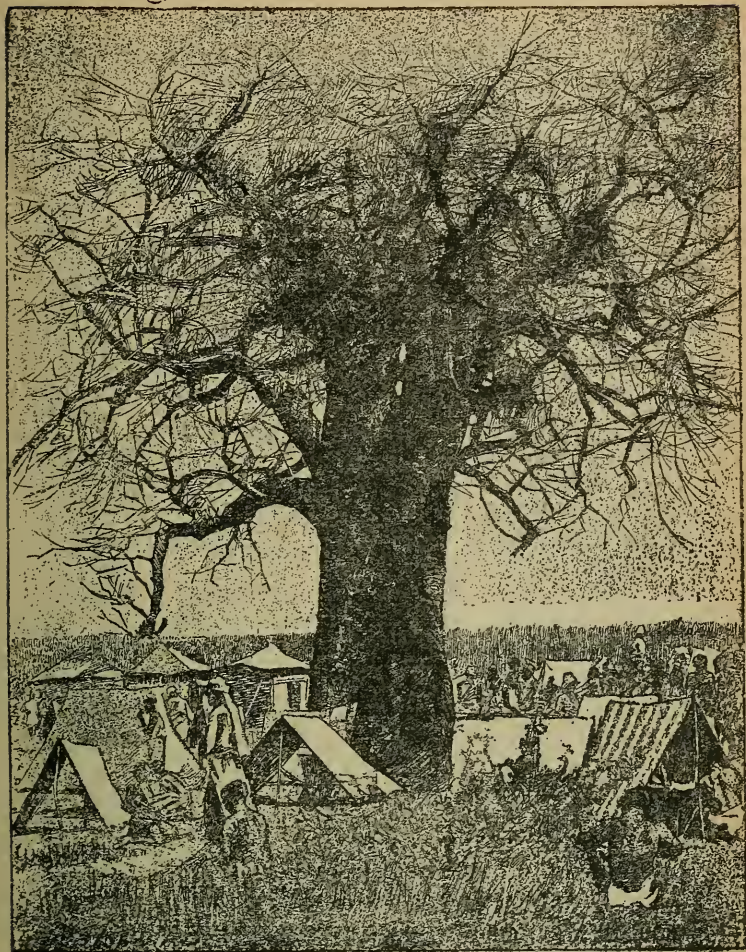
Après une longue traversée dans le désert, j'arrive au camp de *Cougnio* à huit heures du soir. Là je trouve le commandant avec *Docquier*, tous deux occupés à consommer chacun une boîte de conserve. Comme j'en avais une aussi (du bœuf à la mode, s. v. p.), je me mets sérieusement à la manger avec du pain et du café : tout cela compose le souper, et je vous assure que ça goûte. Ensuite, on s'installe pour dormir. La marche que l'on vient de faire l'après-midi s'appelle *tirikéza*.

Jeudi, 13 août. — J'ai très bien dormi la nuit. Je suis parti du camp de *Cougnio* à six heures et demie du matin, et je suis arrivé au camp de *Mougni Gallau* à onze heures un quart. En route, à une distance d'environ cinq minutes de l'endroit où je me trouvais, j'entends plusieurs *coups de fusil* ; je précipite le pas et j'arrive à l'endroit d'où l'on avait tiré ; c'étaient les Askaris, au nombre de trois, tirant sur des Wagogos qui venaient de tuer un porteur pour lui enlever sa charge, mais ils n'en ont pas eu le temps. Nous avons eu beau faire des recherches dans le bois, nous n'avons plus trouvé personne. Il est rare qu'un nègre attaque un blanc, voilà pourquoi ces brigands s'étaient enfuis. Le porteur qui a été assassiné avait d'affreuses blessures ; un coup de lance dans le dos, d'où sortaient de grands lambeaux de chair et la tête presque tranchée. Mais on s'habitue à tous ces spectacles, et cela ne produit plus grande impression, tant ces faits se renouvellent souvent.

On se trouve toujours dans le pori. Aujourd'hui, il fait assez chaud : température à midi, au soleil: 38° et à l'ombre 30°.

Maintenant, il faut que je vous explique comment il se fait qu'on arrive au campement l'un après l'autre, le départ ayant lieu de la même façon. Le commandant marche toujours en tête de la caravane, et comme celle-ci compte à peu près 1500 personnes, nous nous les partageons. Docquier marche après les 500 premiers. Renier vient ensuite, et moi, je prends la direction du restant de la caravane. De la sorte, on se trouve distants l'un de l'autre d'environ une demi-heure, et chacun de nous a quinze Askaris sous ses ordres.

Vendredi, 11 août. — Je suis parti à 6 h. $\frac{1}{2}$ pour *Sanga*, où je suis arrivé vers 11 heures du matin. Tout a bien marché en route. — *Sanga* compte beaucoup d'habitations, mais le genre des maisons a beaucoup changé depuis *Tambi* et *Toubokoué*. On nomme ici ces habitations : *tembés*. Elles ont une forme rectangulaire, possèdent une cour intérieure et abritent plusieurs familles ; elles sont assez grandes, mais n'ont aucun



Le camp du capitaine Jacques à Mpouapoua
(Afrique allemande).

étage ; par contre, elles sont surmontées d'une plate-forme.

L'après-midi nous avons eu la visite d'un jeune chef d'une douzaine d'années, nommé *Marikéma*, et accompagné de son père, nommé *Massakala* ; il nous a fait cadeau de poules et de farine.

Température à l'ombre, à 2 heures : 29°.

Dans la tente.....36°.

Samedi, 15 août, — fête de l'Assomption. — Pas de service religieux, un jour de si belle fête ! Quel dommage !

En revanche, départ pour *Ipala* à 7 heures du matin et arrivée à 11 h. $\frac{1}{2}$. Je fais toujours partie du gros de la caravane. On traverse encore le pori ; mais ici, il y a beaucoup d'arbres sans verdure et de belles prairies peuplées d'antilopes, de lièvres, etc. La marche a été assez difficile dans le sable. Toutes les nuits sont bonnes, et chaque nuit on place 12 sentinelles pour la sécurité du camp, de façon à ce que l'on soit à peu près tranquille.

Aujourd'hui c'est donc la Sainte-Marie ; mes meilleurs souhaits de fête à toutes les Marie et Maria de la famille. A cette occasion, nous avons bu un verre de champagne, bonne marque.

Rappelez donc à mon ami N... la convention faite entre nous de dire chaque soir en nous couchant, un *Ave Maria* l'un pour l'autre. Y est-il fidèle ?

Température : 3 h. $\frac{1}{2}$ après midi, 26° ; — 5 h. $\frac{1}{2}$, 24° ; — 7 h. $\frac{1}{2}$, 21° ; — 8 h. 45, 19°.

Dimanche, 16 août. — Je suis parti à 7 h. $\frac{1}{2}$ du matin pour arriver à *Djassa* à 10 h. $\frac{1}{2}$. Pas encore d'attaque des *Wagogos*, qui suivent à distance respectueuse ; tous les jours on en tue quelques-uns. A un certain endroit de la route, j'ai remarqué une quantité d'oiseaux, qui faisaient grand ramage ; tous les oiseaux sont magnifiques, il y en a de toute taille et de toute couleur.

Température à 3 h. $\frac{1}{2}$ soir, 37° au soleil et 31° à

l'ombre. Je ne souffre pas de la chaleur, car on se trouve dans une plaine, et le vent est assez frais et assez fort.

Lundi, 17 août. — Aujourd'hui, je fais partie de l'avant-garde. J'ai quitté le camp à 7 heures, et à 10 h. $\frac{1}{2}$ j'arrivais au camp de *Mamdédé*. A 8 h. 45, je passais auprès de plusieurs tombés formant le village de *Kui-kourou*. J'ai aperçu dans la plaine sept antilopes et une trentaine de grands singes. Je n'ai pas tiré pour ne pas effrayer les porteurs, qui craignent la traversée de l'Ougogo. Il n'est pas rare de voir sous bois, à quelque distance de la route, un ou deux *Wagogos*, que l'on met facilement en fuite.

Température à 2 h. $\frac{1}{4}$: 28° à l'ombre et 32 au soleil ;
— 8 h. $\frac{1}{2}$ soir, 21°.

Mardi, 18 août. — J'ai quitté le camp à 6 h. 45 du matin pour arriver à *Illindi* à 2 h. 45 de l'après-midi. Route longue et fatigante. Rien de particulier, si ce n'est que l'eau est bien mauvaise en cet endroit ; elle pue et n'est même pas bonne pour se laver.

Mercredi, 19 août. — Faisant toujours partie de l'avant-garde, je pars à six heures quarante-cinq pour arriver au camp de *Boubou* à deux heures et demie de l'après-midi. Huit heures de marche. Ces huit lieues en représentent bien quatorze ou quinze faites en Europe, vu la chaleur et la marche fatigante dans le sable. En route, j'ai eu un peu de fièvre, mais demain plus rien ne paraîtra. A quelques minutes du camp, il y a une rivière nommée *Kolombo*, où l'eau est excellente. Je me couche vers six heures du soir pour bien transpirer. L'âne m'a beaucoup rendu service.

Jeudi, 20 août. — Je pars à huit heures, toujours en tête de la caravane. La nuit a été très bonne, j'ai bien déjeuné et bu une bouteille de champagne, en sorte que je suis tout à fait remis de mon indisposition de la veille.

Grand combat contre les Wagogos. — L'Ougogo, que nous traversons, jouit de la plus mauvaise réputation. Ses habitants nègres ou métis, appelés *Wagogos*, sont

des voleurs de grand chemin et interceptent la route de Mpouapoua à Tabora. En effet, ayant dépassé le petit Mackengué, j'entends des coups de fusil derrière la caravane. C'est celle-ci qui se trouve attaquée par les indigènes du petit Mackengué, poussant leur cri de guerre ; ils ont été repoussés, et cependant nous avons deux soldats tués, trois blessés et un fusil enlevé ; aucune charge n'a été perdue.

C'est surtout l'arrière-garde, où se trouvait le commandant, qui a eu à souffrir.

Je me trouvais donc en tête. Aux premiers coups de fusil, les porteurs s'arrêtent, jettent leurs charges et se disposent à fuir. Je prends mon revolver et je menace de tuer le premier qui quittera la place. Ce moyen me réussit, et je parvins à leur faire reprendre leurs charges et à les faire marcher dans la direction du grand Mackengué.

Pour ouvrir la route, je faisais feu avec Docquier et Renier (moi en tête, Renier et Docquier sur les côtés de la caravane) sur tous les ennemis que nous rencontrions : ils ont eu beaucoup de morts, environ quarante, et autant de blessés. Parmi les morts figurent les deux fils du chef de Mackengué, ce qui est heureux. *Nous l'avons échappé belle*, car à un moment, tout a failli être perdu, heureusement qu'aucun de nous n'a perdu son sang-froid. Plus de 600 coups de fusils ont été tirés. A un certain moment, un groupe compact de quarante indigènes vient à notre rencontre ; je tire six ou sept coups de fusil, et les voilà déjà qu'ils se rejettent sur les côtés, et alors j'ai passé tranquillement les tenant toujours en respect.

Il paraît que, il y a deux mois environ, une caravane d'arabes a été anéantie en cet endroit et que le chef qui la conduisait n'a pu fuir qu'à grand' peine.

A deux heures et demie, j'arrivais au camp du grand Mackengué et le commandant est arrivé peu après. Alors nous avons pris un morceau en attendant le dîner. L'eau est ici excellente et claire. Le pays est magnifique ; les palmiers reparaissent, et on retrouve beaucoup de verdure. Pour parer à toutes les éventualités, le commandant m'a désigné avec Docquier pour surveiller les senti-

nelles et faire les rondes. Moi, j'ai veillé jusqu' minuit et, pour passer le temps, j'ai pris les températures ; on a un magnifique clair de lune toutes les nuits. 9 h. $\frac{1}{4}$, 23 $\frac{1}{2}^{\circ}$; — 10 h. $\frac{1}{4}$, 22 $\frac{1}{2}^{\circ}$; — 11 h. $\frac{1}{2}$, 22 $^{\circ}$; — 12 h., 21 $\frac{1}{2}^{\circ}$

Vendredi, 21 août. — La journée d'aujourd'hui s'est passée au camp de Mackengué pour se reposer, quoique n'étant pas fatigués ; mais les porteurs le sont par suite des deux longues marches. Le commandant a demandé raison au sultan de ce qui s'était passé la veille ; celui-ci n'a su que répondre

Samedi, 22 août. — Départ à six heures et demie pour arriver à *Mtivé* à dix heures et demie. En route, les Wagogos ont encore assassiné quatre personnes accompagnant des porteurs de la caravane. Nous sommes suivis par les indigènes hostiles de Mackengué au nombre d'une cinquantaine, mais ils n'osent s'approcher, quoique voulant la guerre. L'eau est mauvaise, et pour que les porteurs puissent en prendre, on doit les faire accompagner par les Askaris, car les Wagogos veulent les en empêcher.

Dimanche, 23 août. — Départ à sept heures du matin pour arriver à *Kilimatindé* à sept heures et demie environ. On n'a fait que gravir une montagne. Nous sommes toujours suivis. En escaladant la montagne, j'ai tiré sur des indigènes se trouvant dans les rochers et qui tentaient de faire un mauvais coup. Lorsque le commandant est arrivé au haut de la montagne, il a décidé de marcher en avant-garde et d'aller camper à *Mouhallala*. Mais à un quart d'heure de marche, voyant qu'on était toujours suivi et qu'on allait être entouré, on a tiré sur ces voleurs ou plutôt ces assassins, pour les mettre en fuite ; et à ce moment, comme l'on passait à côté de plusieurs tembés, par inadvertance on a tiré sur les habitants de l'endroit, et il s'en est suivi une bagarre qui a coûté la vie à plus de dix indigènes, et il y a eu nombre de blessés, tandis qu'aucun de nos soldats n'a été touché. On a détruit entièrement un tembé et les habitants des autres se sont

sauvés dans les bois. Il a été décidé ensuite de camper à Kilimatindé, et de prendre position près de l'endroit où se trouvait l'eau.

Ensuite nous avons déjeuné ; l'après-midi, les chefs indigènes ont apporté des cadeaux et l'on s'est expliqué, de sorte que l'affaire s'est terminée à l'amiable. Le matin encore, un porteur a été massacré à coups de lance. Les indigènes ne veulent pas la guerre, ni nous non plus. L'eau est mauvaise, mais heureusement nous avons des dames-jeannes remplies d'eau potable.

Lundi, 24 août. — Le départ a eu lieu à six heures et demie, et l'arrivée à Mouhallala à dix heures et demie environ. Tout s'est bien passé aujourd'hui. J'ai repris ma place dans le gros de la caravane. Mouhallala se compose d'un grand nombre de tembés et est situé dans une immense plaine cultivée. Il y a peu de troupeaux, comme dans tout l'Ougogo ; du reste, une maladie a fait périr plus de quatorze mille bœufs dans l'Ougogo seul.

Enfin, nous avons fini avec cette fameuse région de l'Ougogo.

Mardi, 25 août. — Départ pour *Maboungoulou* à sept heures, et arrivée à onze heures et demie. Nous entrons dans une grande forêt, dont la traversée dure huit jours ; mais il y a plusieurs villages établis çà et là. C'est encore un pori, car on y trouve peu d'eau. Cependant, aujourd'hui l'eau est excellente ; elle est puisée dans une rivière qui dans quelque temps sera complètement à sec. Le village n'existe plus ; il a été abandonné, ayant été saccagé par *Mouitomoa*. En quittant le camp, nous avons rencontré une caravane d'ivoire se rendant à la côte : en apprenant l'histoire de Mackengué, les chefs ont été effrayés, et une partie de cette caravane rebrousse chemin, tandis que l'autre partie continue sa route vers Bagamoyo.

Mercredi, 26 août. — Départ à sept heures du matin, et arrivée au camp de *Mouhallé* à une heure après midi. Rien de bien particulier. Le village de Mouhallé se compose de trois tembés. L'eau est mauvaise.

Jeudi, 27 août. — Départ de Mouhallé à six heures et demie, et arrivée à *Ioungousi* à une heure après midi. Les indigènes nous ont fait plusieurs cadeaux, et ce sont de braves gens. Dans la forêt, nous avons remarqué la présence d'animaux de toutes espèces, et malgré cela, je n'ai pu voir qu'un tout petit serpent, presque sous mes pieds. L'eau est mauvaise à *Ioungousi*. Nous nous trouvons pour le moment, depuis *Maboungoulou* jusque *Kasoué*, dans la *Mgounda Mkali*, nom qui signifie grande forêt.

Vendredi, 28 août. — Je suis parti de *Ioungousi* à six heures et demie du matin, et à une heure après midi j'arrivais au village de *Koamba*. Le camp est situé à dix minutes du village. Il y a un tembé magnifique, entouré d'arbres très serrés et touffus comme une véritable muraille ; on appelle ces arbres *mtoupa*. Vu la beauté du pays, le commandant a décidé de camper demain à *Koamba* pour se reposer. La caravane de *Stairs* a quitté *Koamba* ce matin.

Samedi, 29 août. — Passé la journée au camp à arranger mes malles et à lire. Le commandant a acheté quatre bœufs, et le chef du village en a fait cadeau d'un. L'eau est bonne ici, quoique remplie de sable. Plusieurs bœufs ont été tués et la viande distribuée aux askaris et aux pagazis qui ont été très heureux ; aussi ont-ils chanté toute la soirée. Il est entendu que nous nous sommes réservé les bons morceaux.

Dimanche, 30 août. — Départ à six heures et demie pour arriver au camp de *Tchouna* à onze heures et demie du matin. Le camp est établi en plein bois, à côté d'un tembé où les indigènes ne sont pas complaisants ; ils nous disent ne pas avoir d'œufs et cependant ils ont des poules ; l'après-midi, ils nous ont apporté de la farine et une chèvre. L'eau est potable. Demain, on fera une *tirikéza* pour pouvoir arriver mardi à *Itoura*. Au déjeuner, nous avions tous quatre grand'faim ; on a dû faire cuire deux fois des biftecks.

Lundi, 31 août. — J'ai passé une excellente nuit, ayant dormi de neuf heures du soir à sept heures du matin ,

on aurait pu reposer davantage, car le départ n'aura lieu que vers une heure de l'après-midi. On a dû abattre le restant des bœufs, et avant le départ nous mangerons des biftecks excellents, au filet, s. v. p. On doit faire une *tirikéza*, car il n'y a plus d'eau depuis Tchouna jusqu'à Itoura, quoique l'on passe au lac Tchaïa; celui-ci est desséché, paraît-il, à cette époque; ce n'est, en réalité, qu'un vaste marais.

Il est curieux d'avoir une température de 28° et de voir un paysage d'hiver; grand nombre d'arbres n'ont pas encore de feuilles. Nous n'aurons pas de pluie avant *Karéma*, paraît-il: c'est très heureux. La caravane de M. Stairs n'a plus que deux jours d'avance: nous espérons pouvoir bientôt la rattraper. Nous coucherons cette nuit en plein air.

Je lis en ce moment dans un livre intitulé: *A l'assaut des pays nègres*, journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale, la distance à parcourir entre Bagamoyo et Tabora:

1° De Bagamoyo à Mpouapoua, 97 h. $\frac{1}{2}$ = 377 km ;

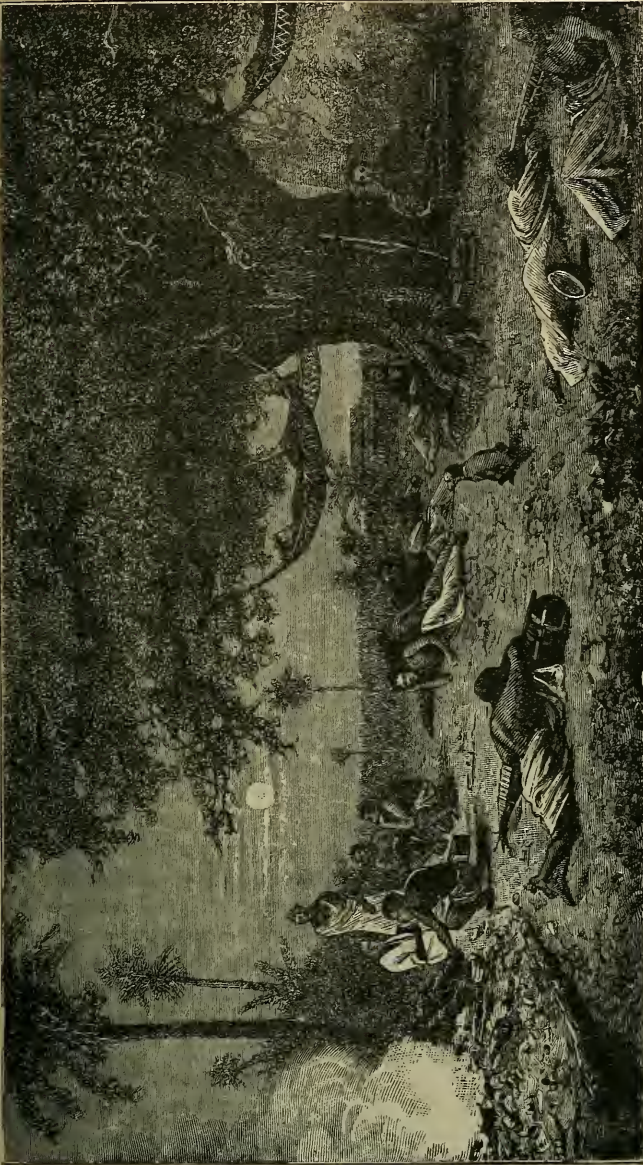
2° De Mpouapoua à l'Ougogo, 18 h. = 65 km ;

3° Traversée de l'Ougogo, 38 h. $\frac{3}{4}$ = 164 km ;

4° De l'Ougogo à Tabora, 65 h. $\frac{3}{4}$ = 260 km ;

Total : 218 heures et 866 km. Mais pour nous, il faut encore compter le voyage de Tabora à Karéma, qui est de 425 km, soit environ 28 jours de marche.

On se met donc en route vers midi, après le déjeuner. Comme plusieurs porteurs, environ une douzaine, se sont enfuis, on a quelque difficulté à les remplacer au départ. Le pays est triste, car on traverse toujours la forêt, et les arbres sont toujours sans feuillage. A cinq heures du soir, j'arrive au lac Tchaïa, qui est, en effet, desséché, et qui ressemble à une immense plaine. A cinq heures quarante, j'entends le battement du tambour, signal indiquant que la caravane est arrivée au lieu du campement. On fait donc installer son lit en plein air, et après avoir mangé, on se couche; il est sept heures et demie. Au lac Tchaïa, le capitaine a blessé mortellement une girafe, qui est allée mourir un peu trop loin pour la cher-



Campement d'une caravane sous un baobab.

cher, car il se faisait déjà tard ; à six heures un quart, il fait noir. Cette nuit, tous les Askaris seront de garde.

Mardi, 1^{er} septembre. — J'ai bien dormi la nuit dernière, mais vers onze heures, nous avons été réveillés par la détonation d'un coup de fusil; c'était tout simplement un porteur qui volait une marmite à l'un de ses camarades, et celui-ci a tiré sur le voleur sans l'atteindre.

On se remet en route à six heures du matin, et à douze heures et demie j'arrive au campement d'Itoura. A quelque distance du campement de la nuit dernière, nous sommes passés à l'endroit où un ingénieur anglais, M. Penrose, a été tué avec six de ses hommes, et sa caravane anéantie par des pillards qui infestent le pori. Il est très heureux que nous n'en ayons pas encore rencontré. Il n'est pas rare de voir *des squelettes*, çà et là, sur la route; aujourd'hui matin, je suis passé à côté du cadavre d'un nègre dont la mort remontait à deux ou trois jours et appartenant probablement à la caravane du capitaine Stairs.

Le village d'Itouri se compose d'un grand nombre de tembés établis à une distance de 500 ou 600 mètres l'un de l'autre. Dans ce village, passe le chemin conduisant chez les Wa-Soukouma, dont plusieurs faisant partie de la caravane, nous quittent en cet endroit. Demain, nous irons camper à la rivière de *Ngouhalah*, autrement dite *Ngouhalah-mtoni*.

Mercredi, 2 septembre. — Je pars à six heures et demie et, à huit heures, j'arrive près d'un tembé où se trouvent arrêtés le commandant et Docquier, ainsi que la caravane. Il paraît que l'on va se restaurer pour repartir à midi et marcher jusqu'à la nuit tombante (marche qui n'avait pas été décidée hier), pour arriver demain à la rivière *Ngouhalah*. Mais voilà qu'à onze heures et demie seulement, Renier faisant partie de l'arrière-garde arrive, beaucoup de charges étant restées en arrière par suite du manque de pagazis. Il est donc ensuite décidé de camper ici et de se rendre demain à la rivière.

Quel fâcheux retard! Cela nous ennuie de perdre encore une journée. A chaque instant, les Askaris ramènent

des porteurs qui veulent s'enfuir. L'eau a été buvable ces derniers jours. Température au soleil à deux heures après midi, 33°. J'ai un petit mal de gorge.

Jeudi, 3 septembre. — J'ai quitté le camp à six heures, et à midi j'arrivais au camp de Ngouhalah-Mtoni, après avoir traversé plusieurs forêts dépourvues de verdure, car c'est toujours l'hiver pour le moment dans cette contrée. Où le camp est établi, la végétation commence à paraître, par suite du voisinage de l'eau.

Vendredi, 4 septembre. — J'ai quitté le camp à six heures du matin, pour arriver à *Roubouga* à une heure de l'après midi. — Toujours la forêt, mais à intervalles on traverse une belle prairie aux grandes herbes dorées par le soleil, et qui la font ressembler à un verger d'Europe. Rencontré nombre de rochers à fleur de terre. L'approche d'un village est ordinairement signalé par la verdure; c'est ce que l'on remarque dans toutes les localités, et ici on voit encore près du village les traces de l'ancien *Roubouga*, par les sillons des anciens champs de *moutama*, où poussent maintenant des herbes et des arbustes sauvages. Les indigènes nous ont fait plusieurs cadeaux, entre autres, d'un bœuf et une chèvre.

Près de nous, un autre camp est établi : c'est la caravane d'un Arabe se rendant à Tabora; elle a quitté Bagamoyo depuis quatre mois environ et a eu beaucoup à souffrir en route. L'Arabe doit payer le *hongo* (ou impôt) dans tous les villages de l'Ougogo, tandis que nous, nous n'en avons payé aucun, parce qu'on n'ose pas nous inquiéter; tout marche donc très bien.

Samedi, 5 septembre. — Je suis parti à six heures du matin, et vers onze heures j'arrivais au camp de *Kigoua*. Le campement est établi près du dernier tembé du village, dans un ancien champ de *moutama*. Il fait très chaud : à deux heures, au soleil, j'ai remarqué 42°.

Dimanche, 6 septembre. — Aujourd'hui nous ferons deux étapes pour aller camper à *Kasoé*. Départ de *Kigoua* à six heures du matin et arrivée à la *Mtoni*, ou rivière, à dix heures. A cet endroit, les porteurs ont

pris de l'eau pour l'après-midi, et nous, nous avons fait rôtir quelques biftecks. A onze heures, nous nous sommes remis en route. Après avoir traversé quelques petites montagnes et parcouru encore la forêt remplie de rochers, on arrive en vue de Kasoé à trois heures et demie.

Mais en face de notre camp, il y en a un autre : c'est celui de la *caravane du capitaine Stairs*, qui a été surpris de nous voir déjà là. Ainsi, nous les avons rattrapés même avant Tabora, nous qui étions partis de Bagamoyo neuf jours après eux. Inutile de dire que nous sommes contents d'avoir si bien marché.

Kasoé est le premier village de l'Ounyamouési : adieu donc au Mgounda Mkali. Le panorama a complètement changé depuis ce matin : beaucoup de verdure et de magnifiques tembés, établis çà et là, forment l'agglomération de Kasoé.

Le capitaine Bodson et le marquis de Bonchamps sont enchantés de nous revoir et ils soupent ce soir avec nous. Demain, nous serons donc à Tabora, où nous devons reformer notre caravane et engager de nouveaux soldats.

Lundi, 7 septembre. — A sept heures vingt, je quitte Kasoé, accompagné de Renier, et à neuf heures vingt nous opérons notre entrée triomphale dans la *ville de Tabora*. C'est magnifique Tabora : beaucoup de verdure et de jardins légumiers. A notre arrivée, nous sommes allés prendre le capitaine Jacques, qui était en visite chez le commandant allemand, M. Sigl ; celui-ci parle bien le français, et il est très gentil et enjoué. Il déjeune avec nous ce matin. Il nous racontait qu'il avait eu la guerre, il y a six mois, et il a été serré de près ; heureusement qu'il a pu tuer le chef des troupes ennemies ; c'est ce qui l'a sauvé. Ce sont les Arabes qui provoquent ces troubies.

Le commandant allemand nous a immédiatement installés dans un grand tembé, où nous nous sommes occupés à notre arrivée de remiser les charges, qui sont très nombreuses.

Je m'arrête ici, car le courrier attend ma lettre. Dans la prochaine missive, je vous raconterai mon séjour à Tabora et mon voyage à Karéma. Encore un mois, et je serai à destination. J'espère que vous êtes contents de mes lettres, car je donne le plus de détails possible. Nous quitterons Tabora lundi prochain, et alors en route pour le Tanganika!

Votre fils qui vous embrasse de tout cœur, ainsi que toute la famille.

ALEXIS.

IX^e LETTRE (1).

Tabora, le 18 septembre 1891.

MES CHERS PARENTS,

Je suis heureux de vous annoncer que je jouis toujours d'une excellente santé et que mes compagnons sont dans la même situation. Et vous-mêmes? J'espère bien qu'aucun de vous n'est malade et n'a la moindre indisposition, comme cela était, du reste, lorsque j'étais à la maison.

Il est heureux qu'aucun de nous n'ait été malade, et cela est extraordinaire, car il est très rare qu'une caravane comptant quelques blancs soit arrivée à Tabora dans cet état de bonne santé générale. Dieu bénit notre œuvre antiesclavagiste.

Il ne faut pas du tout vous étonner si vous restiez quelque temps sans avoir de mes nouvelles; il pourrait arriver que les lettres s'égarèrent ou soient enlevées. Ainsi le commandant allemand de Tabora me disait qu'il attendait sa correspondance d'Europe pour le 17 de ce mois. Le courrier est, en effet, arrivé à cette date, mais toutes les lettres avaient été enlevées par les indigènes de Makengué; la correspondance n'est donc pas absolument sûre par cette route, bien que ce fait se produise pour la première fois, depuis cinq années que cet officier est ici.

A l'occasion, je vous prie donc d'envoyer vos lettres à l'adresse suivante: M. Alexis Vrithoff, membre de

1. Déposée à Tabora le 19 septembre 1891; arrivée à Namur le 20 novembre.



l'expédition antiesclavagiste belge au lac Tanganika (Afrique) à *Mpyala*, par Quilimane.

De cette façon, je crois que je les recevrai toutes, car cette route est assurée.

Aujourd'hui, nous avons tué un veau, mais un grand celui-là, et dont nous avons pris un bon rôti, le soir au dîner. Ce veau était un cadeau de M. Sigl, qui dîne tous les soirs avec nous. Précédemment, il nous avait déjà offert quatre beaux bœufs. On tue tout simplement la bête d'un coup du fusil; on la dépèce, nous prenons les bons morceaux, tels que le filet et une cuisse pour faire des beefsteaks, ainsi qu'un morceau pour la soupe; ensuite on distribue le restant aux Askaris ou soldats. Vous voyez qu'on est vite débarrassé d'un bœuf; on agit de la sorte, parce qu'on ne peut longtemps conserver la viande; on ne possède pas de glacière dans ce pays.

J'oubliais de dire que je n'ai plus reçu aucune lettre depuis Bagamoyo, sauf à Mbikili, où j'en ai reçu une de H. D., d'Iseghem, mon camarade de Malonne, qui vous a rendu visite il y a quelques mois.

Mon oncle S..., que pense-t-il maintenant de mon départ? N'a-t-il pas encore changé d'idée? Pour moi, je ne regrette rien et j'aime toujours cette vie aventureuse.

A la garde de Dieu et pour le service du prochain!

De Tabora, je n'envoie que cette lettre et je vous assure qu'ici ce n'est pas une petite affaire d'écrire, malgré le vif désir de donner de ses nouvelles, tant on est occupé et tant la chaleur est grande (30° à l'ombre, à 4 h. $\frac{1}{2}$). Mes compagnons sont dans le même cas, et Renier n'a plus écrit un seul mot depuis Zanzibar.

ALEXIS.

LETTRE X^e (1).

Karéma, le 18 octobre 1891.

MES CHERS PARENTS,

JE vais reprendre et continuer le journal commencé dans mes lettres précédentes; de cette façon, j'ai plus facile.

1. Déposée à *Karéma* le 19 octobre, arrivée à Namur le 25 février 1892.